

«Le malade imaginaire» pète la forme sur la scène de l'Alchimic

CRITIQUE

Drelin, drelin, drelin! C'est un appel à la comédie la plus débridée que sonne frénétiquement *Le malade imaginaire* façonné par Valentine Sergo.

Molière y retrouve des couleurs qui sont celles, fantaisistes, de la commedia dell'arte. La pièce, elle, récupère ses intermèdes musicaux, trop souvent passés en pertes et profits. L'esprit est là, et bien là, même s'il se nourrit de notre époque, toujours prodigue en charla-

tans. D'entrée, trois blouses blanches invitent le spectateur à s'enduire les mains d'une solution hydroalcoolique. Argan peut en témoigner: on n'est jamais à l'abri d'un virus. Celui qui frappe les comédiens véhicule une folie délectable.

En hypocondriaque têtue et matois, Jacques Maeder s'impose comme une évidence. Il pétille à l'égal d'un cachet effervescent. A ses côtés, Maria Mettral campe avec perspicacité une ToINETTE effrontée. Daniel Vouillamoz, lui, excelle dans la métamorphose (Béralde, Monsieur Diafoirus) tandis que Fanny Pelichet tisse une

Angélique tout en subtilité. Le reste de la distribution est au diapason et l'ensemble vibre avec harmonie.

En optant pour un format «petite lucarne», la mise en scène s'approprie les codes actuels sans dénaturer le propos. Du coup, le public ado - associé à la genèse du projet et majoritaire ce soir-là - cède sans réticences à la prose de Molière. On rit beaucoup et c'est bien plus efficace qu'un clystère.

Lionel Chiuch

■ «Le malade imaginaire». Théâtre l'Alchimic, 10, av. Industrielle (Acacias). Jusqu'au 31 janvier. Rés. 022 301 68 38.